

Boris Schreiber : le cri des origines

La narration éclatée, éparpillée, fait de cette œuvre non pas un roman mais un poème noir en plusieurs chants. Une âme torturée, au fond de l'abîme.

La Descente au berceau
de Boris Schreiber
(Luneau-Ascot. 119 F)

Il n'y a pas de sous-titre à « la Descente au berceau ». Le livre qui l'a précédé « l'Organeau », était lui, un excellent roman, fermement mené, d'une langue sobre, maîtrisée jusque dans ses singularités. « La Descente au berceau » ne raconte pas une histoire, elle se développe en trois parties ayant chacune son unité, son centre comme un tourbillon, et sa dispersion dans un espace qui n'est pas le même pour les trois parties.

L'ensemble a cependant son unité, qui lui vient, non de ses thèmes, si obsessionnels et répétés soient-ils, ni des « personnages », qui surgissent pour s'engloutir, mais d'une présence sans nom, tel le dieu des armées, celui qui dit : « Je suis, par qui le narrateur est poussé, jeté à terre, relevé, trainé dans les supplices », – narrateur, non, vaccinateur, persécuté-persécuteur, indissolublement pétri d'adoration et d'exécration, – ce « Je » paradoxal qui s'écrie : « Ma peur s'appuie sur la panique et je veux qu'elles pactisent... Il me faut l'harmonie des antinomies. » Ce moi démesuré ne saurait se composer en roman ; il en dissout tous les éléments ; il les amène à un état de fusion où tous les gestes pour saisir ou rejeter, pour implorer ou honnir, s'abolissent comme à ras de terre, dans l'indistinct, qui n'est jamais le refuge.

Tout être ici qui dit « je » est une gerbe de volontés élémentaires désunies dès l'origine mais toujours nouées sur leur contradiction, et tel est le supplice : « Les dieux déchus ne pourront toujours me refuser une déchéance plus inabordable que la mienne... Je passe mon temps à trancher mon cordon ombilical... J'imagine les dieux débordés qui n'ont pas loisir de m'écouter. Moi, encore et toujours perdu dans la masse, et l'épuisement fait trembler mes mains sous la table... »

Cette voix, nous l'avons entendue à travers les autres livres de Boris Schreiber, dès le « Droit d'asile » (1958), mais c'était sur le mode romanesque ; il y avait personnages et trame, une action localisée dans le temps et l'espace. Dans cette « Descente au berceau », il y a à la fois progrès et régression sans frein.

La violence, le défi tremblant à soi-même et à tout ce qui accompagne l'être moral, social, pour le protéger, le contraindre ? – l'aimer ! – sont présents, ou pressentis, dans toute l'œuvre de Boris Schreiber, mais ici, dès les premières pages, cette violence est comme un fauve qui a longtemps rampé, et trouvé – enfin ! – son objet, sa victime, sa passion, le berceau final qu'il n'atteindra pas dans l'ici-bas du langage qui est encore la vie, – mais plus loin, au-delà...

Ici, la rupture n'a rien épargné. La narration éclatée, éparpillée sur tous les plans – quel curieux emploi de la géologie, et des vocabulaires aberrants ! – font de cette œuvre, en effet, non un roman, mais un poème noir, en trois chants. Tout y passe. Jamais âme déchirée en elle-même entre deux races dont l'une est le tortionnaire de l'autre, qui la tient à la gorge dans les siècles des siècles, – jamais une âme, de nos jours, n'a poussé de tels cris, et lutté si furieusement dans ses liens. Dévoilement d'une réalité invisible et présente en tous, commune et incommunicable, sinon par ces mots jetés comme le terreau d'un enterré vif qui s'acharne vers quelle lumière, quelle délivrance, quel autre abîme ? « Combien... combien de... combien de fois... ai-je... ai-je vécu... combien de fois ai-je vécu mon... combien de fois ai-je vécu mon agonie ? Mon a... mon aa... mon agonie ? »

Henri THOMAS